

Un doigt sur la bouche

Hélène Pradas-Billaud

Lucas se réveilla tôt. Il contempla le plafond sur lequel jouaient les interstices de lumière qui culbutait les ombres restantes de la nuit.

Lucas s'habilla en silence. Il se sentit résolu. Intimidé de ce qu'il s'apprêtait à faire.

Il sortit de l'appartement en prenant soin de ne pas claquer la porte. À l'angle du boulevard, Lucas ne tourna pas à droite dans la rue qui menait collègue. Il ne savait pas encore exactement où il irait. Il savait juste une chose : il s'en allait. En regardant le ciel qui se dégageait à peine, Lucas se dit qu'il s'échappait à sa façon, libre, adolescente, à l'envers de ses silences et de sa nonchalance légèrement grave.

Puis il l'imagina. Hier soir encore, elle l'avait regardé, de sa présence attentive, véritable, infinie. Il savait qu'elle percevait sans rien en dire l'exactitude de ce qu'il ressentait. Elle, sa mère, sa dissemblable ressemblance, son harmonie si dissonante. Lucas longea l'allée en poursuivant quelques pigeons qui ne songeaient même pas à s'envoler. Il regarda sa montre : à l'heure qu'il était, son père devait se réveiller.

Paul se leva avec un poids, là, au torse. À moins que ce ne soit à la tête. Enfin, peu importait, puisqu'un autre jour

commençait. Un jour où tout devrait aller. Et tout irait bien.

Il ajusta sa montre et prêta l'oreille à la porte de son fils endormi. Derrière ce mur, c'est un trésor qui respirait : sa fierté, son flambeau et ces incroyables valises à souvenirs que l'on réouvre puis que l'on ferme, à chaque rentrée des classes, aux vacances à la mer, à coups de crampons, aux ballons qui s'enfuient. Il devait juste se le rappeler et ses jambes lui parurent d'une pesanteur de plomb.

Heureusement, c'était l'heure du café à faire couler. Il y a des choses qu'on fait sans se le dire et c'est bien mieux. Paul regardait mousser le café dans son verre. Ce serait un jour où rien ne s'effondrerait.

Et puis elle se leva. Endormie, ébouriffante. C'est fou ce qu'il l'aimait sans se le dire. C'est fou comme il la détruisait pourtant. Il désirait des ombres, il aimait les clair-obscur et elle était si blonde. Mais tout continuerait. Puisqu'il en était ainsi. Elle s'approcha, lui réclama un baiser. Il se referma à l'idée de l'embrasser. Il l'effleura vraiment et le temps l'absorba. Un temps de laine, d'ardoise, d'indéfinissable finitude de tout. Ils parlèrent de ce temps là avec le soulagement de quelque chose à plaindre. Il faisait si gris. Elle était vraiment belle.

Elle lança un mot tendre comme on lance une pêche à la ligne aux remous d'un cours d'eau. Il ne sût quoi répondre et fit mine de ne rien avoir entendu.

Paul réunit ses affaires, enfourcha sa moto en laissant derrière lui la clarté de la vie qui se poursuivait.

Il traversa Paris, les quais, la seine. En arrivant au bureau, il se sentit soulagé de savoir qu'on l'attendait. « Bonjour Paul, ça va ? ». Oui, ça allait. On le lui disait et il l'encourageait. Le trouble qu'il ressentait le rendait attirant. Il se sentit plus libre d'être un autre. Celui qui osait, qui voulait se délier là où il n'était jamais allé. Le rideau des mails à ouvrir un à un, les coups de

fil, les réunions et ces femmes aux seins lourds qu'il désirait. Ce trouble-là était son feu. Sa flamme. Sa puissance de se sentir vivant. Il sentit son sexe se dresser à ce qui l'attendait. Il aimait sa clandestinité. Quand, à l'heure du déjeuner, Cécile déjeuna de son ventre, de ses fesses, de son désir tendu, Paul se sentit fort d'aventure, fort d'être juste son corps et celui de cette femme qu'il pénétrait.

Elle l'appela un peu plus tard. Elle lui dit que Lucas ne s'était pas levé ce matin et qu'elle n'avait pas osé le faire. Paul l'entendit dire qu'elle s'étonnait que Lucas ne réponde pas à son portable. Il se sentit confusément coupable de tout. Il vivait avec le poids de sa jouissance clandestine, obscure, excitante. Elle, elle était d'une telle évidence. Elle était le criant aveu de son impuissance à dire, la légitimité brûlante de sa vie cachée. Alors il lui dit qu'il ne fallait pas s'inquiéter. Lucas devait juste avoir oublié de rallumer son téléphone. Il avait sans doute besoin d'indépendance, il apprenait à gérer son temps. Gérer son temps. Ce soir, Paul rentrerait tard, lui aussi gérait ses plages inavouées. Il gérait d'ailleurs bien d'autres choses, des tas, des foules de labyrinthes et de non-dits.

Alice déposa le combiné et regarda autour d'elle. Elle eut envie de pleurer et ne se l'expliqua pas. Si on avait demandé à Alice comment elle allait à cet instant précis, elle n'aurait simplement rien dit.

Elle éteint ordinateur, enfila son imper, renonça à ajuster la ceinture au bon cran.

Alice hésita en tournant la clé de sa voiture à monter le son de la sonate qu'elle aimait écouter en boucle. Elle qui aimait d'ordinaire le relief des jours qui prennent fin, fit la route en silence. Elle ne se rendit pas compte qu'elle était arrivée. Chez elle. Chez eux.

Quand elle ouvrit la porte de l'appartement, Lucas n'était pas rentré. Elle enleva ses escarpins, s'assit sur le parquet. Elle se revit, enfant, les jambes en tailleur, à chaque décision importante qu'elle devait prendre. Alice éprouva un mélange d'inquiétude, de pensées brouillonnes et un soulagement diffus qu'elle avait du mal à admettre. « Quelque chose se passe enfin. » L'absence de Lucas révélait sa peine fugitive. Elle n'imagina même pas appeler, alerter, inquiéter quelqu'un d'autre qu'elle même.

Alice n'avait pas de mots pour dire le mal être qui planait autour d'elle. Il y avait tant de verrous aux portes obstinément fermées. Alice ne savait pas exactement ce que vivait Paul aux heures où il n'était pas là. Elle percevait pourtant ses no man's land, ses terrains vagues. Confusément, elle éprouvait le besoin de ne pas le brusquer, de le laisser aller là où il se repliait. C'est ainsi que, sans le savoir, elle le protégeait. En ne regardant pas même dans les interstices des secrets qui l'habitaient.

Alice devinait que Lucas lui aussi savait. Savait sans savoir, comme on dit souvent au paravent des ombres insaisissables.

Paul rentra quand la nuit arriva. Elle n'avait pas fermé les volets, elle n'avait pas bougé. Elle faisait bloc à l'angoisse qui la couvrait. Paul la vit telle qu'elle était, solitaire et résistante, sans appel, à l'affût du retour de leur fils. Il s'assit à ses côtés, maladroit, bancal, infidèle. Elle le regarda longuement en songeant à Lucas. Elle chercha au profond de sa peine des mots sans en trouver. Chaque phrase contournait l'infini des fissures de l'amour. Chaque parole avortée résumait l'étendue des secrets.

Paul se sentit suspendu à se taire. Il pensa à Lucas, s'apprêta à partir le chercher au hasard, au dehors.

« Il est parti de lui même. Il a pris de quoi manger. Il a laissé ses cahiers. » Lorsqu'Alice commença à parler, il vit avec fulgurance l'étendue de leur vie souterraine. Le poids de ce qui les

liait, à force de cloisonner, de taire, de pardonner. Il comprit la banalité de leurs failles et des murs faciles à consolider. Il vit comme on ne voit plus à force de paresse à l'amour. « Tout le monde fugue. Même Lucas ». C'est enfin ce qu'il finit par lui dire.

Alice songea au carambolage de leurs vies, à cet instant précis où rien ne se passait vraiment.

Paul percevait ses replis qu'il avait appris à connaître. Il était ce volcan de désir et de trouble, de puissance et d'envie de faire sien ce qu'il n'avait pas encore assouvi. Il était lourd de ne pas partager ses conquêtes. Il était las de ne pas pouvoir les délaisser. Paul aurait voulu se pencher vers Alice et lâcher au grand air ses vents inavoués. Il fallait pour cela qu'elle revienne le chercher. Il fallait qu'elle se fasse toute petite pour qu'il ose l'affronter.

Lucas monta dans le noir les marches de l'escalier. Quand il ouvrit la porte de l'appartement, il les vit côte à côte, face à lui, désarmés comme jamais. Lucas n'eût rien à dire. Il savait que l'attente avait tout raconté. Ce soir-là, alors qu'il commençait à s'endormir, il vit sa mère se pencher sur lui, remonter son drap, lui caresser le front. Il vit son père entrebâiller la porte, hésiter, éteindre la lumière du couloir pour ne pas le gêner.

Alice et Paul entrevoyaient le crachin qui enveloppait leur amour. Ils ne savaient pas encore comment se découvrir, déposer les lainages qui étouffent peu à peu les corps, les éveils endormis. Ils n'avaient pas les mots pour comprendre ce qui les avaient éloignés mais présentaient l'insondable mystère de leur désir fait l'un pour l'autre, à force de détours. Ils souhaitaient redonner l'embellie à leurs cœurs ralentis.

Paul gardait l'empreinte de leurs échappées à deux, leurs longues marches au bord des plages du nord, l'envie qu'il avait d'elle rien qu'à la voir plonger ses lèvres dans la mousse des bières

blanches qu'elle aimait. Ses aventures avaient érodé le relief du rêve qu'il avait d'elle, de son corps fragile et doux, ses courbes aiguës, sa nuque qu'elle inclinait. Paul ne savait pas comment revenir mais il s'en faisait la promesse. Il laisserait ses manteaux d'hiver aux patères du passé. Il se voulait neuf, d'une peau qui saurait résister aux tempêtes, aux roulis de la vie.

Ce soir là, Alice resta longuement dans les vapeurs de l'eau chaude qu'elle faisait couler sur son corps. Lorsque Paul s'approcha d'elle, elle mit un doigt sur sa bouche. À quoi bon épancher ce qu'on savait déjà. Cette saison de granit et d'embruns resterait un secret. Elle irait au silence, pas à pas, comme tout s'en va mourir, un beau jour. Elle donnerait aux yeux d'Alice ces étranges reflets des vies vécues, des ciels lavés et ces buées déposées sur ce qu'on ne dira jamais.

